:Dictée du 13 mai 2019 : texte de JMG Le Clézio : « L’Africain »

Dans un récit autobiographique, "l'Africain", paru le 11 mars 2003, l'auteur de "Désert" raconte le choc qu'il a éprouvé en rejoignant, à 8 ans, son père médecin au Nigeria. "L'Obs" en avait alors publié cet extrait, présenté par Jérôme Garcin.

" «l'Africain» est un récit autobiographique, le plus intime qu'il ait jamais écrit. Jean-Marie Gustave Le Clézio a donc attendu d'avoir 64ans pour retrouver son père lointain, le regarder en face, le coucher sur le papier, et se souvenir du voyage initiatique qui a fait de lui, dès l'enfance, un écrivain.

1948. La France est encore en ruine. On compte les morts, on juge les collabos. C'est la paix, c'est toujours la guerre. Jean-Marie a 8 ans lorsque, avec son frère et sa mère, il tourne le dos à la vieille Europe et à la ville de Nice pour monter à bord d'un cargo mixte de la Holland Africa Line à destination de Port-Harcourt. Il va rejoindre son père, qui est médecin de brousse et qu'il n'a jamais vu. Après avoir tenté en vain, pendant l'Occupation, de revenir sur la Côte d'Azur pour voir les siens et les emmener en Afrique, cet officier de santé de l'armée britannique était resté, seul, au Nigeria pendant tout le conflit.

Le voyage n'en finit pas. Le bateau longe des côtes mystérieuses. Par le hublot, le petit Jean-Marie respire des parfums inédits, un vent brûlant, imagine dans la brume de chaleur une manière de paradis. C'est dans sa cabine, sur deux cahiers d'écolier, qu'il écrit alors deux histoires, ses deux premiers romans, «Un long voyage» et «Oradi noir», dans lesquels il dépeint l'Afrique avant même d'y avoir mis les pieds. Lorsqu'il accoste, un homme le toise, qui porte un pantalon trop large et trop court. Il semble vieux, il est usé, irritable, autoritaire et, sous ses lorgnons, ombrageux. Il avait «dépassé la mesure d'une vie». Cet étranger taciturne, c'est son père.

Après avoir été formé dans les facultés britanniques à traiter les maladies tropicales, ce Mauricien a consacré vingt ans de sa vie à soigner les lépreux et les impaludés, mais aussi à combattre la société coloniale, dont il refuse de faire partie. A Ogoja, dans la province de Cross River, dont il est le seul médecin, il fait tout, «de l'accouchement à l'autopsie». Il photographie aussi, avec un Leica à soufflet, des paysages, des enfants, des danses, des rituels, comme on tient un journal intime. Et il découvre soudain qu'il a deux fils, et qu'ils sont déjà grands. Et cela le rend encore plus dur, exigeant, intraitable.

Mais pour Jean-Marie, qui a passé la guerre enfermé avec sa famille dans deux chambres mansardées, au sixième étage d'un immeuble niçois, l'Afrique ressemble à une libération. C'est là, se souvient-il, qu'il a appris «la magnifique impudeur des corps», la violence des saisons, le bonheur de vivre à sa guise, l'ivresse de courir pieds nus dans la savane, le plaisir de détruire les énormes termitières, le goût de se perdre à jamais dans l'immensité de la plaine et de la forêt. Le rêve de l'enfant sauvage dure deux années.

Au début des années 1950, la famille, cette fois au complet, rentre à Nice. Mais le père, Africain, refuse de devenir un Européen et le médecin itinérant des affamés, un retraité. C'est «un vieil homme dépaysé, exilé de sa vie et de sa passion, un survivant». Maintenant qu'à son tour Le Clézio habite loin de France, au Nouveau-Mexique, où il poursuit et prolonge l'émerveillement d'Ogoja, il regrette de n'avoir pas su l'aimer, le comprendre, de l'avoir craint, aussi. «Il est mort l'année où le sida a fait son apparition. Déjà, il avait perçu l'oubli tactique dans lequel les grandes puissances coloniales laissent le continent qu'elles ont exploité».

« L'Africain », récit chuchoté et psalmodié, livre cardinal pour comprendre l'œuvre de Le Clézio, est écrit dans une langue si simple qu'on dirait les paroles d'une complainte. Elle commencerait, en musique, par «J'ai longtemps rêvé que ma mère était Noire»" …

Jérôme Garcin

Ma vie sauvage, par J.M.G. Le Clézio

« L'Afrique était puissante. Pour l'enfant que j'étais, la violence était générale, indiscutable. Elle donnait de l'enthousiasme. Il est difficile d'en parler aujourd'hui, après tant de catastrophes et d'abandon. Peu d'Européens ont connu ce sentiment. Le travail que faisait mon père au Cameroun d'abord, puis au Nigeria, créait une situation exceptionnelle. La plupart des Anglais en poste dans la colonie exerçaient des fonctions administratives. Ils étaient militaires, juges, mon père était l'unique médecin dans un rayon de soixante kilomètres.

[(*)ces DO dont les initiales, prononcées à l'anglaise, Di-O, m'avaient fait penser à un nom religieux comme une variation sur le Deo gratias de la messe que ma mère célébrait sous la varangue chaque dimanche matin].

[Mais cette dimension que je donne n'a aucun sens: la première ville administrative était Abakaliki, à quatre heures de route, et pour y arriver il fallait traverser la rivière Aiya en bac, puis une épaisse forêt. L'autre résidence d'un DO était la frontière du Cameroun français, à Obudu, au pied des collines où habitaient encore les gorilles. A Ogoja, mon père était responsable du dispensaire (un ancien hôpital religieux délaissé par les sœurs), et le seul médecin au nord de la province de Cross River].

Là, il faisait tout, comme il l'a dit plus tard, de l'accouchement à l'autopsie. Nous étions, mon frère et moi, les seuls enfants blancs de toute cette région. Nous n'avons rien connu de ce qui a pu fabriquer l'identité un peu caricaturale des enfants élevés aux «colonies». Si je lis les romans «coloniaux», je ne reconnais rien.
Je ne sais rien de ce qu'ils ont décrit, cette lourdeur coloniale, les ridicules de la société blanche en exil sur la côte, toutes les mesquineries auxquelles les enfants sont particulièrement attentifs, le dédain pour les indigènes, dont ils ne connaissent que la fraction des domestiques qui doivent s'incliner devant les caprices des enfants de leurs maîtres, et surtout cette sorte de coterie dans laquelle les enfants de même sang sont à la fois réunis et divisés, où ils perçoivent un reflet ironique de leurs défauts et leurs mascarades, et qui forme en quelque sorte cette école de la conscience raciale qui supplée pour eux à l'apprentissage de la conscience humaine - je puis dire que, Dieu merci, tout cela m'a été complètement étranger.

Nous n'allions pas à l'école. Nous n'avions pas de clubs, pas d'activités sportives, pas de règles, pas d'amis au sens que l'on donne à ce mot en France ou en Angleterre. Le souvenir que je garde de ce temps pourrait être celui passé à bord d'un bateau, entre deux mondes. Si je regarde aujourd'hui la seule photo que j'ai gardée de la maison d'Ogoja (un cliché minuscule, le tirage 6x6 courant après la guerre), j'ai du mal à croire qu'il s'agit du même lieu : un grand jardin ouvert, où poussent en désordre des palmiers, des flamboyants, traversé par une allée rectiligne où est garée la monumentale Ford V8 de mon père. Une maison ordinaire, avec un toit de tôle(s) ondulée(s), et au fond, les premiers grands arbres de la forêt. Il y a dans cette photo unique quelque chose de froid, presque austère, qui évoque l'empire britannique, mélange de camp militaire, de pelouse anglaise et de puissance naturelle que je n'ai retrouvé, longtemps après, que dans la zone du canal à Panamá.

C'est ici, dans ce décor, que j'ai vécu les moments de ma vie sauvage, libre, presque dangereuse. Une liberté de mouvement, de pensée et d'émotion que je n'ai plus jamais connue ensuite. Les souvenirs trompent, sans doute. Cette vie de liberté totale, je l'aurai sans doute rêvée plutôt que vécue. Entre la tristesse du sud de la France pendant la guerre et la tristesse de la fin de mon enfance dans la Nice des années cinquante, rejeté de mes camarades de classe du fait de mon étrangeté, obsédé par l'autorité excessive de mon père, en butte à la très grande vulgarité des années lycée, des années scoutisme, puis pendant l'adolescence sous la menace d'avoir à partir faire la guerre en Algérie.

Alors les jours d'Ogoja étaient devenus mon trésor secret, le passé lumineux que je ne pouvais pas perdre. Je me souvenais de l'éclat sur la terre rouge, le soleil qui fissurait les routes, la course pieds nus à travers la savane jusqu'aux forteresses des termitières, la montée de l'orage le soir, les nuits bruyantes, criantes, notre chatte qui faisait l'amour avec les tigrillos sur le toit de tôle, la torpeur qui suivait la fièvre, à l'aube, dans le froid qui entrait sous le rideau de la moustiquaire. Toute cette chaleur, cette brûlure, ce frisson. […]
Aujourd'hui, par bouffées, cela me submerge et m'étourdit. Non pas seulement cette mémoire d'enfant, extraordinairement précise pour toutes les sensations, les odeurs, les goûts, l'impression de relief ou de vide, le sentiment de la durée. […]

Si je n'avais pas eu cette connaissance charnelle de l'Afrique, si je n'avais pas reçu cet héritage de ma vie avant ma naissance, que serais-je devenu? Aujourd'hui, j'existe, je voyage, j'ai à mon tour fondé une famille, je me suis enraciné dans d'autres lieux. Pourtant, à chaque instant, comme une substance éthereuse qui circule entre les parois du réel, je suis transpercé par le temps d'autrefois, à Ogoja. Par bouffées, cela me submerge et m'étourdit. Non pas seulement cette mémoire d'enfant, extraordinairement précise pour toutes les sensations, les odeurs, les goûts, l'impression de relief ou de vide, le sentiment de la durée.

C'est en l'écrivant que je le comprends, maintenant. Cette mémoire n'est pas seulement la mienne. Elle est aussi la mémoire du temps qui a précédé ma naissance, lorsque mon père et ma mère marchaient ensemble sur les routes du haut pays, dans les royaumes de l'ouest du Cameroun. La mémoire des espérances et des angoisses de mon père, sa solitude, sa détresse à Ogoja. La mémoire des instants de bonheur, lorsque mon père et ma mère sont unis par l'amour qu'ils croient éternel. Alors ils allaient dans la liberté des chemins, et ces noms de lieux sont entrés en moi comme des noms de famille, Bali, Nkom, Bamenda, Banso, Nkong-samba, Revi, Kwaja. Et ces noms de pays: Kaka, Nsungli, Bum, Fungom. Ces hauts plateaux où avance lentement le troupeau de bêtes à cornes de lune à accrocher les nuages, entre Lassim et Ngonzim.

Peut-être qu'en fin de compte mon rêve ancien ne me trompait pas. Si mon père était devenu l'Africain, par la force de sa destinée, moi je puis penser à ma mère africaine, celle qui m'a embrassé et nourri à l'instant où j'ai été conçu, à l'instant où je suis né.»

L'Africain, par J.M.G. Le Clézio,
Né à Nice le 13 avril 1940, Jean-Marie Gustave Le Clézio est notamment l'auteur de "Désert" (1980), "le Rêve mexicain" (1988), et "l'Africain" (2004)

VOCABULAIRE :

- **Une autopsie** (ou examen post-mortem ou nécropsie) est l'examen médical des cadavres. Le terme vient du grec autopsía (« vue par soi-même »).

- **une colonie** :
1. groupe d'individus qui ont quitté leur pays pour en habiter et exploiter un autre; population qui succède à ce groupe.
2. territoire administré par une nation en dehors de ses frontières.
3 .groupe d'animaux vivant en commun (ex. colonie de castors, d'abeilles).
4. ensemble de personnes d'une même origine qui habitent une autre région, une autre ville.
5. (biologie) groupe d'organismes issus d'une même cellule parente.
6. (ellipse)groupe d'enfants des villes que l'on envoie au grand air pendant les vacances. Lieu où sont regroupés ces enfants.

-**une coterie :**
1. Mot ancien, qui signifiait un certain nombre de paysans, unis ensemble pour tenir les terres d'un seigneur.
2. Aujourd'hui, compagnie de personnes qui vivent entre elles familièrement, ou qui cabalent dans un intérêt commun.
Ex : Qui diantre me poussait à vouloir être de l'Académie, moi qui m'étais moqué quarante ans des coteries littéraires ? Courier, I, 121.
Etymologie : Bas-latin, coteria, société de villageois réunis pour tenir d'un seigneur quelque héritage, de cota, cabane .Diez, à tort, le tire de cote, quote-part.

- Littéraire, péjoratif

-**Indigène** : nom ou adj
.) Qui est originaire du pays. Animaux indigènes. Productions indigènes.
Il se construit avec la préposition à.
Cette pièce avait, suivant moi, deux défauts littéraires : l'un, d'être une imitation du théâtre français, de n'être pas indigène à l'Angleterre, l'autre, d'offrir une longue allusion à la politique, Villemain, Littér. Tabl. du 18e siècle, 2e partie, 2e leçon.
.) Terme de pharmacie. Médicaments indigènes, médicaments tirés de la contrée même qu'on habite.
.) Familièrement et par plaisanterie : un habitant d'une localité, d'un village, etc.
Ex : Voici venir un indigène qui nous renseignera.

Lat. indigena, de indi, ou endu, à l'intérieur, dans le pays, et gena, né, de l'inusité geno, engendrer.

-**mascarade** :
Origine. Dérivé de masque, le terme est emprunté à l'italien mascherata, lui-même dérivé de maschera. Héritières des Saturnales de la Rome antique, les mascarades apparaissent au Moyen Âge à l'occasiondes carnavals ; 1554 ,,divertissement joué par des personnages masqués`` (Melin de Saint-Gelais, Six dames jeunes et petites firent, par commandement de la royne, une mascarade, un soir, estant habillées en sibylles [...]

GRAMMAIRE :

LE FUTUR ANTÉRIEUR.

1. On emploie le futur antérieur dans une subordonnée de temps pour marquer l'antériorité par rapport à un verbe au futur (indicatif) ou à l'impératif.

Exemples :

Nous vous téléphonerons quand nous serons arrivés.
Action 2 action 1

Revenez me voir dès que vous aurez obtenu votre examen.
Imp/ action 2 action 1

2 . On emploie le futur antérieur seul pour présenter un fait accompli par rapport à un moment futur.

Exemples :

L'année prochaine, nous aurons fini de payer notre maison.

Paul aura terminé ce travail dans un mois.

3. On emploie le futur antérieur seul pour exprimer une hypothèse.

Exemples :

Il n'aura pas réussi à trouver son chemin.

Ils se seront perdus en route.

Elle aura tourné au mauvais carrefour.

4. Le futur antérieur peut exprimer un bilan (dans ce cas, le futur antérieur exprime un passé)

Exemples :

Ça aura été difficile, mais nous y serons arrivés !

Il aura échoué toute sa vie.